



S'arracher des plumes tièdes de la couette à la nuit noire encore. Porter solo sur la couronne bleue du gaz un café turc très serré, un café truc très sucré, histoire de bien se colmater du dedans la charpente. Et juste sans beurre, une bouchée de pain noir, comme un qui veut gagner bien avant l'aube l'embouchure de la Versoix pour braconner, eau jusqu'au ventre, au trident souple la rose truite; grimper son silencieux flobert jusqu'au chamois rare du Salève ou capturer au filet voyou dans la houle haute du tournesol et du maïs la si goûteuse poule faisanne qui glousse sauvage dans les plaines de Gy et jusqu'à l'orée des bois de Jussy. Au nez niais & à la barbe fraîchement rasée des gendarmes et des garde-frontières qui roulent tous feux éteints dans de stupides et vastes Volvo. Petit lever furtif et clandestin, marche souple avant les autres par les rues encore endormies bien que déjà éclaboussées en ce mois d'août par les feux jaunes tournant des balais mécaniques de Maudet-le-Propre qui, quai Gustave-Ador et quai Wilson s'activent à avaler les constellations d'immondices alzheimerisées sur le bitume par les noctambules ahuris des fêtes de Genève. Merci aux travailleurs à bras-le-corps, gilets fluorescents et balais raides des vomissures de la nuit!

Pont du Mont-Blanc encore désert comme une passerelle sombre franchissant torrents du diable au cœur du Muotathal. Shooter de temps à autre en chantonnant «*Mais une main nue alors est venue qui a pris la mienne*» (sur un air de Ferré et sur douze mots d'Aragon), oui shooter pour qu'ils rebondissent et qu'ils résonnent le berlingot chiffonné ou la cannette d'alu vide. Débarquer vers cinq heures en plein cœur de la ville sur les blanches esplanades des bains des Pâquis. Juste trois rats vraiment très gros, les yeux intelligents et le poil ras, plus francs que réunis en leurs proférations saintes les trois derniers papes, ô furtifs trois rats du lac entre les pierres et quelques foulques macroule – avant que le monde ne s'écroule – sur le sombre friselis du lac – kik, kik, kik! – qui caquettent. Elles savent

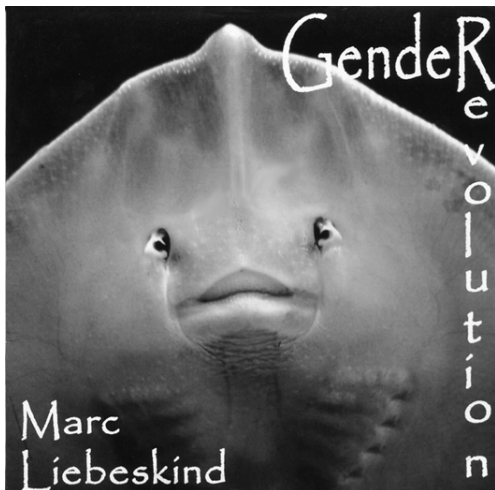
elles, ces bêtes de vivre, qu'ici bientôt vont s'articuler des merveilles.

Pour la deuxième année consécutive, en effet, les tenanciers inventifs & sans crainte de la dernière piscine franche de Genève ont eu l'idée lumineuse d'organiser le «Festival de l'aube» qui propose chaque jour entre six et sept heures et par tous les temps un concert en plein air. Tous ceux, femmes & hommes, qui ont pris la joie de se lever avant les bus pour s'y rendre – en taxi peut-être & à vieux vélos rouillés souvent – demeurent émerveil-



lés par la magie et la paisible intensité de cette heure de grâce. Si les musiques sont de tous les genres, du solo de piano ou de cor des Alpes, au duo de saxophones ou de trompettes, de l'électro pop aux poèmes de Pier Paolo Pasolini dits par un homme assis gravement sur une chaise électrique, de l'accordéon des soufflets purs aux musiques d'espace pour dix musiciens, avec dresseur de bulles (*photo ci-haut*) convoqués par Pete Ehrnrooth le cher-

cheur d'or têtue du Rhône, l'on peut compter à la bonne aubaine de l'aube aux bains à tous les coups sur la puissance improvisée d'au moins cinq acteurs payés cash par l'univers lui-même: 1. La nuit qui replie humblement ses souris chauves. 2. Le jour qui une à une tend si doucement la peau claire de ses tambours. 3. Le ciel là-haut qui, entre les avions tétaniques, va donner tout le feu blond de son or ou le choux-fleur galvanisé gris-noir où l'enclume bouillonnée de ses nuages. 4. Le lac qui offre à chacun, de ses grands fonds glauques à sa si souple surface ses passionnés miroirs. 5. Le soleil voilé ou dévoilé qui monte, plein est sur les Voirons et sur tout le reste géant du monde sa pharamineuse, sa gratuite & sa brûlante non pelée mandarine. Et, fin du fin, ces cinq vertigineux acteurs, au fil d'août, chaque jour divinement décalent leur apparition de quelques minutes. Encore une magie sacrément bougeante de ce si nu festival. Voilà au passe-vite de l'été mon premier coup de cœur. Le second coup cet été de mon battant rouge passa aussi par l'aube aux Bains. C'est le dernier disque sorti des tenaces forges aimantes du guitariste Marc Liebeskind. Il a mis bien six ans, lui venu jadis du rock puis des cataractes du jazz, ayant pénétré longuement la course insaisissable des tempo liquides des griots ouestés d'Afrique et plus loin le taffetas moiré de Bénarès la vibrante qui bouge; il a mis bien six ans à transformer généreusement comme un boguet vivant sa guitare pour qu'elle se rapproche au plus près (sans rien trahir et restant entièrement elle-même) de l'intarissable sitar, pour qu'elle



danse et chante aussi bien que le chat siamois de Bouddha quand il rugit jusqu'au huitième de ton sur le Gange. Alors à bout portant voici une galette que vous pouvez vous procurer par le portail www.marcliebeskind.com. Vivement je vous la conseille pour le bonheur de vos sens, pour le violon royal de Sukhdev Mishra, pour le ngon incandescent d'Andra Kouyaté, pour le bendir sans fond d'Amar Toumi, pour le bougarabou arc-en-cielé de Christophe Erard, oui je vous la propose cette galette, si vous ne craignez trop le plaisir car elle offre de rares détails tournoyants d'amour et va jusqu'aux cercles rapides redoublés qu'au brûlant Mexique ne magiquaient aisément jusqu'ici que les sorciers Yaquis et avant Hitler

peut-être certains sons demi-fous de la *tsitre* bavaroise. Musique du monde enfin sans cochonneries vendeuses. Sans ratatouilles glaireuses. Sans people & bidouilles. Juste au son pur, nous y sommes.

Mon troisième humble coup de cœur cet été battant du franc poitrail, est un livre où parle simple une puissance pure, reine équarrie de la contrebasse, Joëlle Léandre. Ça s'intitule «A voix basse». C'est publié par les Editions MF: www.editions-mf.com. Ce sont des entretiens glânés dans le champ de l'invention-même par Franck Médioni. La parole réunie d'une grande femme, sonneuse invétérée et qui dompta jusqu'aux plus vertigineuses falaises les cordes graves et le bois sonnante de ce magistral instrument trop souvent ratatiné sous le nom de grand-mère et qui est certainement un des fauves les plus francs et farouches du jazz et la rotule forte de bien d'autres livres musicales. Joëlle Léandre qui côtoya, de John Cage à Pierre Boulez, de Derek Bailey à Anthony Braxton, d'Irène Schweizer à Sunny Murray tant de chercheurs du dedans fort, en



ces entretiens ici détaille, révoltée et amoureuse ses extraordinaires et passionnés cheminement. J'ai lu, page 128 de ce beau livre droit ces quelques lignes qui bien sûr ne la résume: *Il faut beaucoup aimer, beaucoup, beaucoup. Et rire aussi, on ne rit pas assez. Nous ne créons rien. Nous défrichons des instants.* «A voix basse», un bouquin rouge et noir qui vaut que l'on s'y plonge car il raconte en chaleureuse aparté les grands chemins que cette libre musicienne de grand courage a empruntés. Je ne plaisante pas. Elle y va dans la musique vivante si fort qu'on pourrait craindre un jour qu'elle ne tombe éborgnée sous le coupe-coupe gorille des braconniers.

Et dire que pendant ce temps d'août 2008 à Locarno (que la Maggia frôle), Michel Houellebecq le veule, à la pêche au Léopard d'or envisageait une île. Lui qui insulta Lanzarote la volcanique juste bonne à ses narines à sniffer la ligne blanche du cul des chiens. Et dire qu'en août 2008 à Locarno (que la Maggia descendue du grand Basodino frôle), Michel Houellebecq rôda par les grottos montrant au monde son faciès cagoinsé de partouillard attendant comme un glaviot que sa maman de son puissant parapluie noir défonce une fois pour toute la glaireuse tronche qu'aux magazines de la mort & via l'internet sans cesse il active. Ainsi va, française, la tortillante littérature qui veut nier à tout prix que le monde est beau.

Jean Firmann